

VIAJE VOLCÁNICO

Après quelques heures de voyage, une brève escale sur un tarmac catalan et ma valise perdue qui mit trois jours à me rejoindre, le grand oiseau de métal nous posa, au milieu de nulle part, sur une terre hispanique qui paraissait avoir été forgée au chalumeau, au marteau et à l'enclume par des esprits créatifs. Le spectacle s'annonçait grandiose. Nous venions d'arriver sur un confetti aux teintes ocres, noires et vertes, vestige d'une fête antédiluvienne.

Le carnaval volcanique semblait néanmoins terminé et de grands serpentins jadis rougeoyants, vestiges de coulées de laves capricieuses, s'étaient figés pour l'éternité, et tapissaient le sol de la salle des fêtes de long en large. Un roi imaginaire avait été brûlé par des divinités joueuses. Seul le Teide, char royal dominant l'espace et culminant encore au delà des 3700m, attendait un autre raout dont on ne savait la date, même si parfois quelques hoquets sismiques, derniers relents d'une kermesse passée ou premiers d'une nouba à venir, remontaient en surface depuis les forges de Vulcain.

La nature apaisée nous laissait donc un répit et un terrain d'expression à la hauteur de nos ambitions. Nous étions à Tenerife, sur les îles Canaries pour un interlude exotique hebdomadaire s'insérant pile poil dans notre programme d'éducation physique annuel. Et nous irions également faire un saut de puce sur La Palma, autre confetti coloré, histoire de voir ce que les festivités naturelles avaient aussi donné là bas en terme de singles et de belles traces.

Ce voyage de quelques membres du Cyclo Club de Claix était tant attendu. Depuis des mois les esprits s'échauffaient, la sismicité neuronale s'était amplifiée, les corps telluriques prêts à en découdre pour des réjouissances sportives dignes de notre réputation de joyeux lurons. Ayant laissé nos montures à la maison à cause d'une logistique un tantinet capricieuse et complexe à résoudre, nous étions neuf mecs bien décidés à dompter quelques VTT sauvages qui vivaient ici et qu'il nous faudrait dresser à toutes jambes en moins de six jours avec l'aide d'un guide local prénommé Boris.

Et dans ce groupe formidable prêt à relever de multiples défis, il y eut un peu de tout en terme de personnalités. Il y eut les ronfleurs impétueux et les rêveurs taiseux qui s'équipèrent de boules Quies dans des piaules de trois, qui dès le troisième jour furent attribuées par tirage au sort pour éviter quelques collusions. Il y eut ceux qui sautèrent du pieu façon dynamite faisant exploser leur chambrée dès potron-minet et ceux qui, la mèche en berne, mirent deux plombes à bouger un orteil au milieu des décombres du contenu de leurs sacs éparpillé au sol.

Il y eut parfois ceux qui, n'ayant pas eu un très bon transit neuronal nocturne et la dopamine bloquée au sous-sol, eurent un bref pet de travers au lever du jour quand d'autres l'ont lâché un peu plus tard en toute impunité et sans autres considérations philosophiques. Ceux-là auraient pu rejouer sans soucis la fameuse scène de *Le shérif est en prison* de Mel Brooks. Quant au principal compère incriminé, terminant goulûment ses *Judias blancas con sepiá*, il aurait dit en pouffant de rire : « *C'est la fin des haricots* ». Histoires de mec...

Et au lever de soleil commençait un combat entre les méticuleux consciencieux et les bohèmes rêveurs, les seconds étant peut-être plus rapides à l'action que les premiers. Cela reste néanmoins à démontrer formellement lors d'une prochaine expérience en laboratoire. Ainsi il résultera que très souvent les premiers seront les derniers à se pointer à l'appel des troupes et au lever de drapeau du commandant de bord.

Tout ça fut donc un peu brouillon quant à la teneur du premier paragraphe qui s'inscrivait sur la page encore blanche de l'histoire du jour entre des œufs au bacon, du café fumant, des patates, des omelettes, des saucisses, des bols de céréales, du pain complet, du fromage, des churros au chocolat

chaud, et des empilements de fruits au fromage blanc. Mais la troupe, après quelques atermoiements, un rot digestif et deux coups de gomme sur le script établi la veille, se mit en ordre de marche, finalement vaillante chaque matin pour affronter l'obstacle qui s'annonçait et prête à composer une aventure sans faute en adoptant le timing décalé espagnol qui consistait à réveiller gentiment son axe de pédalier et sa transmission vers dix ou onze heures du mat.

Il y eut encore ceux faisant preuve d'une discrétion absolue quand d'autres l'ouvraient parfois un peu trop. Ceux qui se questionnaient sur le sens de la vie et ceux qui vivaient le moment présent. Et ici choisir entre l'introspection et les lectures de Mathieu Ricard ou se contenter d'observer les autres en dégustant un délicieux Baraquitos ou un pétillant Cava, sous un soleil généreux, à défaut de n'avoir pu trouver de la gnôle de lichen de Rioupéroux sous ces latitudes. Et finalement pouvoir s'en passer car ici aussi ils savent vivre avec divers remontants qui nous évitèrent de la sorte de tomber en carafe !

Il y eut également le rebelle qui, pour des raisons plutôt obscures, refusa d'installer Whatsapp sur son smartphone et de communiquer via l'appli quand les autres échangeaient mille messages et photos par écrans interposés tout en étant physiquement côte à côte jour et nuit. Curieux phénomène de duplication physico-numérique où tu racontes deux fois la même chose par deux canaux différents à quelques minutes d'intervalle.

Il y eut ceux, parfois inquiets, qu'il fallut rassurer sur les capacités de quelques uns à suivre une trace volcanique, à dégoter un truc à bouffer, à ne pas rater un avion ou un ferry, et débarquant du rafiote, à trouver l'hôtel un peu avant mineuille dans une *noche* charbonneuse, sous une pluie improbable, dense et tiède, juchés sur des vélos furtifs dignes de l'US Air Force, tout en portant, pour certains, des paquetages de Marines en mission commando, guidés par une frontale blafarde et un GPS patibulaire sur des routes sombres comme la cendre d'un volcan. Bidasses en folie au milieu de nulle part. *Ah les gars, noir c'est noir !* aurait dit notre Johnny, d'une voix gutturale, sur sa Harley chromée.

Il y eut ceux qui pensaient presque tout savoir et ceux qui n'avaient pour ambition que d'en apprendre un peu plus. Ceux qui avaient besoin d'un peu de liberté individuelle quand d'autres se démenaient pour assurer la cohésion du groupe, éviter la dissidence et les scissions cyclo-sportives entre les nouveaux adorateurs du mono-plateau et les intégristes accrochés mordicus à leurs vieilles couronnes de 36 et 24 dents, VTT de location oblige.

Il y eut, majoritaires, les traditionnels buveurs d'orge malté fermenté et les petits amateurs de sucre cocalisé. Et même si nous étions en territoire espagnol, il y eut aussi ceux ne jurant que par un véritable *espresso* mousseux digne d'un savoir faire de barista italien servi dans une belle tasse de porcelaine et ceux plus enclin à la mondialisation uniforme et élitiste d'un Starbuck, adeptes de *l'Americano* et du tout jetable.

Il y eut ceux qui envoyaient du lourd dans les descentes et ceux, plus posés, qui quelquefois ronchonnèrent que les premiers n'eurent point pris le temps de filer moins vite. Ceux qui jugèrent qu'il valait mieux souffrir à porter sa monture au dessus du sac que de la pousser à grand peine dans un raidar gratiné par le micro-ondes solaire sur un plat de lasagnes basaltiques frémissantes et fuyantes. Il y eut quelques cascadeurs qui se tonchèrent la couenne pensant pouvoir jouer les Rémy Julienne du VTT quand d'autres, s'estimant capables de reproduire en toute impunité les exploits de Danny Mc Askill, se plantèrent gentiment le mégot facial dans le cendrier volcanique. Trop faire fumer la gomme peut nuire gravement à la santé, c'est écrit sur le paquet !

Il fallut donc composer avec la diversité. Tel est le monde et la vie d'un groupe. Ainsi, toutes les valeurs mises en commun, de gré, parfois de force, ne se partagent pas toujours comme un longue

coulée de lave tranquille et chacun cherche son contentement personnel dans cette vie communautaire soumise à des codes en clair-obscur suivant les gradations linguistiques employées par chacun de ses membres.

Et alors, comme au musée devant un Caravage, on tentera d'en décoder la signification à sa manière, parfois de façon erronée, voire de participer à la composition en cours en y apportant sa signature personnelle, par petites touches verbales, cris puissants, silences appuyés, clignements d'œil, invectives, rires débridés, froncements de sourcils, soupirs et soufflements ou par de grands gestes directifs suivant son talent artistique, créant ainsi une œuvre collective sans cesse renouvelée. Avec quelques brèves anicroches, où neuf gus furent parfois capables de donner dix avis, agrémentées de palabres interminables quant au sens à donner à la scène qui se jouait sur le moment.

Quand l'un voudra du blanc, ce sera du rouge pour l'autre. Et alors, sans frontières véritables entre tous, toujours unis dans cette composition mouvante, l'un se mettra pendant quelques temps dans l'ombre du tableau tandis que l'autre voudra la pleine lumière et le fera savoir. Et très souvent, pour contenter la troupe, couper court à toute révolte, recentrer la scène et ne point déborder des bords du cadre établi, une tournée générale de binouze réglera le bouzin de manière radicale. De cette façon, naissent les chefs d'œuvres, les amitiés durables et les bons souvenirs !

Ainsi dans cette bonne humeur collective, il y eut aussi de multiples discussions sérieuses sur le sens de la vie, la pression adéquate d'un amortisseur, le climat canarien, la géopolitique, la sincérité du guide, l'avantage d'un pneu tubeless. Discussions finissant néanmoins et immanquablement en déclinaisons graveleuses de toutes natures par paquet de cinquante, dignes d'un groupe d'homo-sapiens qui n'auraient pas aperçu la moindre femelle depuis au moins trois jours. Il est vrai que quelques uns, plutôt célibataires dont je tairai les noms, humaient l'air discrètement, le groin à l'affût d'un parfum familier, les yeux transformés en radar de Rafale, prêts pour un tir balistique. On le sait tous : l'homme est proche du cochon et se croit doté, en bon guerrier, d'une ogive propre à la conquête facile de sanctuaires inconnus ! Et tout ça nous a bien fait marrer.

Et ici, dans cette île de Tenerife, il n'est nul besoin de ressembler à Delon ou à Humphrey Bogart pour espérer entrer en éruption à la moindre secousse sismique provoquée par le regard d'une insulaire ou plus probable, d'une importée temporaire en Colissimo par charters journaliers, Made in Russia, Deutsch Qualität ou My God so British, se rinçant préalablement le tuyau, dès la fin d'après-midi, suivant l'humeur du moment, les tongs encore ensablées et la tête dans les premières étoiles du soir naissant, avec un shot de vodka, un élégant de bière ou un godet de whisky, la chambre magmatique très probablement prête à sauter à la moindre vibration, au plus infime tremblement.

De toutes ces femmes qui sont là, comme elles pourraient être ailleurs, à Malaga, Hammamet ou Saint Tropez, guettant l'espoir d'un soir volcanique et torride, voire d'un tsunami matinal provoqué par une tectonique des plaques de deux continents souples et charnels qui se chevaucheraient sans réserve.

Sur les rives de cette île dédiée au tourisme de masse, les âmes féminines esseulées sont légion, belles ou moches, souvent les cinquantièmes hurlants allègrement dépassés, vacancières perdues dans leurs songes, pomponnées, halées et sur leur trente et un, prêtes à tout pour finir enveloppées d'une nuée ardente masculine, même avant le cinquième Mojito, espérant alors abandonner une mer calme à mourir, dans l'attente impavide d'un quelconque capitaine de l'amour les sauvant d'un naufrage sexuel et/ou sentimental qu'elles paraissent vivre à contrecœur. Vu le nombre hallucinants de coucous se posant ici chaque jour, je présume que nombreux sont les mecs qui débarquent également ici avec un contrat de figurant pour espérer jouer un épisode des *Fuegos de Amor Canarios*.

Ainsi Los Cristianos au sud de l'île et dans une moindre mesure Puerto de La Cruz, villes où nous avons posé nos roues et mis les pieds, sont remplies de ces créatures en recherche permanente du moindre tremblement de terre. Boris, notre guide le confirmera. On y voit également de nombreux couples se frayant un chemin au milieu de multiples familles de toutes origines trouvant ici un petit coin de paradis artificiel pour eux et leur progéniture. Couples légitimes ou pas ? Personne ne veut savoir et tout le monde s'en cogne. C'est mieux ainsi et nous sommes restés sages à observer la vie des autres, entre deux grimées bourrines, trois descentes délurées et quatre apéros débridés, sans avoir réellement compté, tout affairés que nous étions à participer, pour rire, à notre Grand Prix des Chaudières* dans ces îles dont le sous-sol est un four en ébullition propre à te cuire des *papas arrugadas* par milliers de tonnes en moins de cinq minutes. Purée, que la nature est puissante ici !

Revenons à la surface. Contrairement à Puerto de La Cruz qui mélange quelques styles anciens surannés et charmeurs posés non loin de multiples immeubles et hôtels de quinze étages néo-classiques, Los Cristianos, ville balnéaire sans charme entre port et aéroport, empile sur des laves solidifiées d'autres strates plus récentes et moins sauvages : des appartements ou des chambres d'hôtels superposés comme des boîtes à chaussures à l'architecture douteuse.

Pour les plus affectés par la vie, les déplacements se font alors à l'aide de petits scooters électriques à trois ou quatre roues minuscules pour relier plage, front de mer et résidences perchées parfois bien loin sur les hauteurs. Les décades qui s'additionnent ou les ravages de la malbouffe, voire les deux en même temps, font le bonheur et la fortune des loueurs de micro-scooters et de voitures Matchbox. Ici, on empile les coulées de lave, l'habitat en carton-pâte, les humains en surpoids et la bouffe calorique sans que tout soit vraiment raccord. Peu importe, ça semble pourtant fonctionner comme un film d'Almodóvar. Et le spectacle est permanent.

Ici, on y vient probablement pas pour se lustrer l'esprit, mais peut-être parce qu'il y a le soleil, la gentillesse des locaux et tout ce que l'on connaît ailleurs : un tourisme aseptisé, mondialisé, alignant ses boutiques bigarrées, parfois chics, un golf d'un vert dérangeant, ses hôtels en stuc aux airs de palais des mille et une nuits, ses marchands de toc Made in China, ses bars par dizaines, ses restaurants innombrables aux menus criards, photocopiés et sans saveurs, où le chaland est harangué par des rabatteurs à la méthode éprouvée afin de vendre un peu mieux leurs salades tandis que dans une gargote sans âme, un match de foot passe sur un écran souffreteux que des paires d'yeux survolent entre deux bouchées de paella industrielle ou d'un poulet-papas qui n'aurait plus trop la frite et les moignons baignant dans l'huile. Naufrage. Sous le soleil rien de nouveau.

On y a vu un soir Elvis poussant la chansonnette dans sa tenue flamboyante face à quelques tables joyeuses. À Puerto de La Cruz, une Oktoberfest plantée sur le port, qu'un allemand n'aurait pas renié, avec des musiciens en Lederhose dégoulinants de transpiration tandis que tout autour des fûts rutilants se vidaient de leur substance ambrée et mousseuse pour être pissés un peu plus loin, un peu plus tard par des marées humaines, tandis que l'Atlantique restait étale, à distance et à sa place. Rien ne se crée, tout se transforme.

Dans ces deux bourgs, il fallut chercher un peu pour déguster l'authenticité canarienne, déguster de véritables Tapas, quelques *pimientos de Padrón*, une colonie de *gambas al ajillo*, un *pulpo a la brasa* ou un délicieux *conejo en salmonejo* agrémenté d'un verre de *Tacoronte-Acentejo* dont le premier cep fut probablement planté sur ces îles par le portugais Fernando de Castro en 1497. Et ainsi sortir du moule imposé. Mais rien n'était vraiment normal ici bas et il fallut quand même monter un peu pour contempler la vérité : le domaine des dieux et de la fureur terrestre.

Et pour monter ici en VTT, il te faut des cuissots de Guanches, ce peuple originel, issu d'une

* Nom ludique donné aux épreuves de cyclisme non contrôlées où le dopage était libre

branche berbère, qui s'installa sur ces îlots dans des temps forts reculés, avant de finir exterminé par des espagnols en frénésie de dominations, bien avant que nous ne partions nous mêmes à la conquête de leurs terrils. Îlots faisant parti de la Macaronésie, ensemble d'îles, à l'ouest de l'Afrique et de l'Europe, composé des archipels des Açores, de Madère, des îles Canaries et des îles du Cap-Vert, à ne pas confondre avec l'actuelle Macronie où vit Brigitte, moins exotique et que tout le monde connaît après avoir feuilleté les guides touristiques édités par Paris Match. Les îles de la Macaronésie dépendent du Cap-Vert, de l'Espagne et du Portugal.

Donc ici ils font dans l'pentu, voire dans le gros pentu raidasse. Et quand le guide local t'annonce, avec son accent hispano-germanique, qu'il va falloir monter sur des cendres, tu t'assures auprès d'un pote qui connaît l'espagnol que tu as bien capté le concept, t'évitant de la sorte quelques allers-retours à la con bien inutiles.

Nous savions néanmoins avant de partir que nous aurions quelques problèmes à pouvoir assurer les dénivelés positifs dans leur totalité sans risquer de devoir monter la nuit et descendre le jour avec le danger inhérent de rouler fatigués dans ce jardin minéral puis finir râpés et poncés dans le premier champ de roches phonolitiques par manque de sommeil.

Vu que roupiller un minimum était une nécessité pour la majorité du clan et qu'un seul semblait possiblement motivé pour s'affranchir d'un plumard et d'un repos nocturne, il fut décidé d'un plan diabolique depuis Grenoble : se faire monter en taxi au plus près des spots, nos vélos dans une remorque. Ce qui d'ailleurs semble être une coutume locale très courante, les taxis étant équipés en conséquence pour transporter ces feignasses de vététistes et leur montures. Autant se conformer aux traditions du cru et ne pas trop se faire remarquer.

Et nous avons bien fait. Par manque de temps lié à une grosse heure de décalage horaire, à des vols intercontinentaux interminables, aux nombreux changements d'auberges quatre étoiles qu'il fallut faire tout en profitant un max de leurs pataugeoires géantes et de leurs buffets matinaux pantagruéliques, au timing espagnol, au fait d'aller également tremper nos arpions dans les eaux calmes de l'Atlantique, à une traversée maritime, nauséuse pour certains, qui nous pris sept bonnes heures en aller-retour sur un ferry en forme de fer à repasser tentant sans succès d'effacer les plis houleux de la nappe marine froissée, et des apéros nécessaires à notre survie, sans oublier un peu de tourisme et de shopping et quelques légers impondérables qui ont pu survenir, il aurait été suicidaire de se farcir ces rampes diaboliques de bas en haut sans réfléchir.

Car ici quand un canarien, chef des routes, décide de faire des économies de bitume et trace sa fileuse droit dans la pente, ça peut faire des dégâts à ton organisme peu habitué à de tels délires routiers au milieu d'une urbanité colorée et bariolée galopant elle aussi à l'assaut des volcans jusqu'à environ mille mètres d'altitude. L'intérêt vététiste en dessous de ce niveau peut donc poser question sauf pour un routard un peu niais qui aurait avalé par erreur et d'une traite cinq pots de *mojo picón* au petit-déjeuner, se transformant ainsi en cornue ambulante, et qui éprouverait alors le besoin pressant de se dégourdir les jambes sur du 23% avec un coup de pédale soyeux propre à faire rougir l'unique onze dents de son bracas de fixie.

Du raide on vous dit. Car imaginez : la terre commence, pour la partie visible, les pieds dans l'eau et se hisse en moins de quinze bornes, tel un terril que les dieux auraient bâti à toute hâte, à 3718m d'altitude pour le point le plus haut de Tenerife, le Teide. Sacré monticule ! Sans compter les 4000m invisibles qui filent sous les flots. Prenez une calculette, ça frôle les 25% de moyenne voire plus de la mer au sommet suivant l'humeur du cratère.

Un peu plus haut, le chef des routes ayant laissé ensuite sa place au chef des chemins, un peu moins radical dans les économies à réaliser, vu qu'ici la pouzzolane et le sable volcanique sont gratos et

permettent la création à moindres frais de beaux rubans roulants bien moins raides pour nos petits vélos, leurs 4x4 fumants et leurs quads vrombissants, nous fûmes donc transportés au plus proche des crêtes, empruntant ci et là, quelques chemins forestiers moins sévères et plus propices à des montées finales et musculaires toutes en beauté. Et puis dans cet entrelacs globuleux de roches désormais figées, sortir des sentiers battus est interdit et peut coûter fort cher tant physiquement que pécuniairement. Les Parc Nationaux sont des sanctuaires classés au patrimoine mondial de l'humanité.

L'altitude augmentant et la foule diminuant sensiblement, nous pûmes également constater un phénomène étrange : il faisait souvent plus chaud en haut qu'en bas. Encore qu'ici cela dépende sur quelle île et de quel côté de l'île tu te trouves. Souvent, à Tenerife et à La Palma, où nous sommes aussi allés rouler, une *mar de nubes* se forme entre 1200m et 1500m d'altitude, suivant les alizées en place, en effleurant les crêtes, avant d'être chassée par un effet venturi d'aspiration naturelle. A La Palma, il fera grand beau d'un côté tandis que de l'autre, la poisse se sera installée et en limite d'El Paso, viendront alors légèrement dégueuler quelques fifrelins de mousse à raser sur le fil boursoufflé du rasoir volcanique offrant alors un chouette spectacle. A Tenerife, le plafond grisâtre se disloque de façon plus ténue sur des pentes boisées de toute beauté, offrant ombres et lumières à volonté, buffet des dieux. Et donc, plus chaud en haut, plus frais en bas. Nuances complexes à saisir pour un gringos alpin même si nous avons aussi, chez nous, notre couvercle vapoureux de fond de vallée en plein hiver.

Sur ces timbres-poste collés sur une enveloppe bleue gigantesque à quelques encablures de l'Afrique, on peut donc observer aussi bien des climats subtropicaux, désertiques voire quasi alpins avec des températures au sommet du Teide pouvant osciller dans l'année entre -16° et $+34^{\circ}$ et où il neige parfois, tandis qu'en bas, le thermostat de la *playa* est réglé sur tiède en permanence par des gens bienveillants.

Sur le plan nutritif cela permet ainsi de manger des bananes, des avocats et des patates cultivés sur place, picoler un bon pinard d'un producteur local et quelques moussantes artisanales tout en suant sa race au milieu d'un désert de lave écrasé de chaleur par l'enclume solaire où les marguerites du Teide, la Vipérine de Tenerife et la Cytise du Pic se sentent plus à l'aise que ta bidoche en court bouillon qui normalement n'a rien à foutre ici ; puis, cuit à l'étouffée, un peu moite et suant, filer zigzaguer paisiblement dans des forêts lumineuses de *Pinus Canariensis*, posés sur un duvet cendré, pouvant atteindre ici soixante mètres de haut et pourvu d'une écorce résineuse résistante aux incendies, offrant alors à nos roues un sublime tapis roulant d'aiguilles de pin ; voire pour finir la journée, débouler à toute blinde sur quelques singles poussiéreux au plus profond d'une jungle quasi tropicale dominés par une foule de Flamboyant bleus, de Saules des Canaries, de Dragonniers et de houx des Açores. Singles qui furent néanmoins un peu absents de notre programme sur Tenerife et que notre guide ne put réellement en justifier la raison. Ce qui reste, encore aujourd'hui, un point à éclaircir.

Tenerife et La Palma dont les sommets oscillent entre 2000 et 3700m ont aussi la particularité d'être très loin de toutes pollutions lumineuses, loin de tout trafic aérien important, et donc d'avoir un ciel nocturne particulièrement pur. Ainsi, pendant que nombreux sont celles et ceux qui, prosaïques, matent quelques poulpes flasques et des colonies d'étoiles de mer en bikini sur la frange littorale, les pieds en éventail, d'autres hommes et femmes préfèrent admirer des corps célestes, les yeux écarquillés, en se rapprochant de l'indicible. Ils ont ainsi profité du contexte local pour planter en différents points élevés de ces îles des télescopes et divers instruments d'observation du cosmos¹. La Palma abrite par exemple, en son point le plus haut, le Gran Telescopio Canarias², le plus grand télescope optique du monde.

1 <http://astronomia.fr/seminaires/annee1516/canaries/telCanaries.php>

2 https://fr.wikipedia.org/wiki/Gran_Telescopio_Canarias

Et ne comptez pas sur eux pour orienter la grosse lentille sur votre plage préférée afin d'observer en loucedé la naine rousse et sa paire de protoplanètes massives qui jouxtent le champ gravitationnel de votre piaule le soir venu. Eux bossent et ils ont d'autres galaxies à fouetter ! Vos phantasmes resteront donc nébuleux pour toujours et c'est pas demain que vous pourrez contempler de la sorte la constellation du Minou dans ses moindres détails sans vous prendre une vent galactique gratiné. Quant à vous transformer en trou noir pour attirer l'autre moitié de l'humanité, faudra attendre quelques progrès scientifiques.

Tout cela ne serait pas complet sans ce qui ici est le clou du spectacle : le volcanisme. Certes, désormais tout est calme et personne n'a tiré les meubles précipitamment, augmenté par mégarde le tirage de la chaudière, ni poussé manu-militari les îles quelques mètres vers l'Est histoire de ranger bruyamment les choses un peu différemment. Aucune vibrations perceptibles, ni fumées suspectes pendant notre séjour. Concernant la description du volcanisme à Tenerife, je vous renvoie également à ce document³ et à ce site⁴ très instructifs qui vous expliqueront mieux que moi l'origine et la formation de cette île.

Mais sachez néanmoins que toute la famille fout le camp vers l'Est, car les sept pustules magmatiques, ici présentes, sont collées sur la plaque tectonique africaine. La petite dernière, El Hierro est née il y a peine 1,1 millions d'années tandis que le grand-père Lanzarote et sa gonzesse Fuerteventura affichent tous les deux 20,2 millions d'années, un bel âge, désormais à la retraite et roupillant tranquillou à moins de cent bornes du Maroc. Les deux autres gamines La Palma et La Gomera poursuivent leur croissance et affichent 1,7 Ma et 9,4 Ma en pataugeant pas très loin de leurs parents Tenerife (11,9 Ma) et Grande Canarie (14,6 Ma).

La Palma, du fait de sa jeunesse⁵, est toujours un peu enrouée, crache parfois quelques scories et à de temps à autre le nez qui coule. Un diagnostic médico-géologique qui fait encore débat dans le milieu scientifique indique une possible catastrophe à venir, à savoir un effondrement gigantesque de ses flancs générant alors un tsunami biblique⁶. Son dernier rhume date de 1971 et c'est à cette date que le volcan Teneguía s'est formé pas très loin de la mer. Un maigrelet chemin fut ensuite tracé dans les champs de lave, nous permettant de terminer, sans trop sursauter, notre superbe descente de presque 2000m depuis le haut de la Cumbre Viera jusqu'à une plage d'un noir profond que Pierre Soulages aurait pu peindre à deux pas du Faro de Fuencaliente où quelques touristes profitaient du calme local dans une anse paisible enchâssée entre les coulées. Quant à nous, enveloppés de poussières volcaniques, un bain s'imposa de lui-même, rinça la crasse minérale et détendit nos muscles encore chauds. Bienfaits de la nature.

Cette descente fut probablement la plus belle que j'ai eu l'occasion de réaliser, tant au niveau du paysage que des sensations. La nature, des forêts splendides, des cônes volcaniques sur une ligne de crête magique, la mer sublime tout en bas, des tonalités noires, rouges, vertes, bleues tel un arc en ciel terrestre. Tout était beau comme un film en cinémascope. Et la pause intermédiaire dans le village paisible de Los Canarios, attablés en terrasse d'une boulangerie-snack fut un pur moment de plaisir. Bière locale artisanale, sandwich maison, gâteau exquis et terminant le festin avec un grandiose Baraquitos, je ne pouvais qu'être heureux. Certains médisants ont ensuite insinué que le fameux mille-feuille liquide composé de lait concentré – Licor 43 – espresso – mousse de lait – zeste de citron et cannelle fut ensuite la raison de mon looping dans une pente de cendres moelleuses plus raide que d'habitude. Je tiens donc à préciser que si cette foutu racine n'avait pas traversé devant moi, il ne me serait rien arrivé. CQFD.

3 https://www.saga-geol.asso.fr/Documents/Saga_340_Tenerife.pdf

4 <https://volcanspro.azurseisme.com/tenerife-canaries/>

5 Histoire géologique de La Palma : https://www.persee.fr/doc/morfo_1266-5304_2001_num_7_2_1093

6 http://www.es.ucsc.edu/~ward/papers/La_Palma_grl.pdf

Et puis La Palma semble bien différente de Tenerife. Moins urbanisée que sa voisine, le tourisme est ici plus mesuré, la vie plus authentique comme me l'avait confirmé ma sympathique voisine dans le vol entre Barcelone et Tenerife et qui habite ici. Les randonneurs sont nombreux, les chemins multiples et balisés pour filer à sa découverte et la vie nocturne plus calme et donc plus propice à ce que j'appréciais, même si notre séjour local fut extrêmement bref à l'échelle des temps humains. Il aurait été intéressant d'en découvrir un peu plus tout comme d'aller arpenter La Gomera pour écouter entre autre el Silbo⁷, le langage sifflé des Gómeros, où les hommes parlent comme les oiseaux.

<https://www.youtube.com/watch?v=jAlnL8JHetY>

*Il existe un endroit où les hommes parlent comme les oiseaux.
Sur l'île de La Gomera, on entend "el silbo" en écho.
Entre deux montagnes amarées aux nuages,
Un "guache" siffle pour s'inviter à dîner.
Au menu ? Un "mojo" piquant qui monte aux yeux.
Et, à nouveau, un sifflement pour se dire adieu.
A le voir crapahuter, le pied agile, les jambes arquées,
On ne le distingue dans l'argile que par le son de son sifflet.
La "lucha canaria" pour protéger son île,
"El silbo" pour braver la "Guardia civil".*

Refrain : C'est une île au paradis où les humains sifflent aussi.

*Le plus beau chant du plus bel oiseau, c'est le silbo gomero.
C'est le silbo gomero.
La "guagua" escalade les jardins en escalier.
Sous le volcan d'la ballade, "el silbo" perce la fumée.
Et me voilà, petit géant, prêt à siffler dans le vent,
Les deux-trois mots que j'ai gardés s'envolent vers toi.
Gomero ! Bonifacio !*

Refrain : Le plus beau chant du plus bel oiseau, c'est le "silbo gomero".

Si vous êtes curieux, n'hésitez pas à regarder ce petit documentaire sur les origines et la pratique actuelle de cette langue sifflée que le gouvernement canarien veut faire perdurer : https://www.youtube.com/watch?v=UbVz_okyY3g

Il restait ainsi quantité de coins à découvrir, de villages traditionnels à parcourir, de curiosités géologiques à admirer dans ces multiples îles. Le temps fut trop court pour réellement en profiter et faire du sport en même temps. Peut-être y reviendrais-je un jour pour m'immerger en ces lieux un temps supplémentaire.

Je ne voulais pas terminer cette si belle expérience sans me lancer dans un petit calcul à la mode chez les décroissants bio pur beurre. Après avoir posé mes grolles et mes roues sur ces cailloux en laissant quelques traces de mon passage, j'étais curieux de calculer une autre trace, celle de mon empreinte carbone ou du moins le résidu généré par les transports en tout genre qui m'ont permis d'y aller, de m'y déplacer et d'en revenir. Ainsi, je voulais savoir si mon trip pouvait être labellisé par l'AFNOR avec un chouette A+++ comme sur mon frigo ou devoir intituler cet article « l'effet de serre, c'est nécessaire ! » et poursuivre ma formation sur comment réussir ma fin du monde.

Déception, les autorités ont refusé mon dossier. Je m'y attendais un peu. Je comprends qu'Hulot ait

⁷ <https://fr.wikipedia.org/wiki/Silbo>

claqué la porte. En effet, après quelques rapides calculs à l'aide d'outils disponibles sur le web⁸, j'ai pu constater que j'ai généré à moi seul, un tout petit peu plus d'une tonne d'équivalent CO² (ce foutu dioxyde de carbone) rien qu'en transports pour une petite semaine de loisirs, l'avion ayant ici la palme d'or du pollueur rapporté à la distance parcourue. Sachant qu'un français moyen balance dans sa vie courante, directement et indirectement, environ 11 tonnes d'équivalent CO²/an.

A ce stade, que représente une tonne de cette fameuse substance dont tout le monde parle et que personne ne voit ? Avoir une représentation spatiale du truc me semblait nécessaire. À la SAMSE, personne n'a pu me renseigner. Il n'ont jamais livré à quiconque une tonne de CO².

Un peu de lecture⁹ m'a donc permis de savoir que ma tonne, produite par mes soins lors de cette expérience chimico-touristique avait engendré, par une simple extraction de pulsions aventurières suivi d'une macération de sept jours à 26°C dans un lieu lointain et distant, la quantité astronomique de 510m³ de gaz, à température et pression atmosphérique normales. Le volume d'une maison de 100m² sur deux étages. Il y a de quoi faire un carnage local de la cave au grenier, en asphyxiant sa famille bien portante, le greffier et son mulot, le cleps et sa colonies de puces ainsi que le canari en quelques secondes.

Pour les puces, ça pourrait le faire, pour les autres, je les aime trop pour leur infliger une telle fin. Bel exploit pour un mec qui ne cherchait qu'à changer d'air pur, passer de l'alpestre à l'îlien en toute impunité. Quant au résultat, les conditions de l'expérience ont fait que je n'y ai vu que du feu, car la dilution naturelle a joué le jeu et à 11.000 mètres d'altitude, aussi bien à l'aller qu'au retour, le spectacle était toujours aussi beau et net vu de mon hublot.

Mais le jour où ton agence de voyage, se dégageant bien entendu de toute responsabilité en la matière, te refile à ton retour de balade une grosse baudruche de 510m³ de gaz nocifs pesant une blinde et dont tu ne sauras que faire, tu réfléchiras peut-être à deux fois avant de partir ! Et ainsi, au bout de quatre ou cinq ans ton jardin et ta cave seront vite envahis par un empilement de saloperies gazeuses enveloppées de polyéthylène noir ou bleu avec une tête de mort dessus. Ton voisin rouspétera à raison que tu lui caches la vue, que tu représentes un danger évident pour sa bonne santé sans parler que, vu le risque, tu auras interdit à tes gosses de jouer aux fléchettes et au tir à l'arc dans ton pré. Les enfants, ne sortez plus et jouez à la console, c'est moins risqué.

Vive les voyages équitables de demain : tu donnes, tu reprends. Et alors, avec les bienfaits du nez dans ton propre caca, tu te sentiras impliqué comme EDF et ses daubes radioactives pour tenter, espérons-le, de résoudre un problème insoluble, c'est le cas de le dire. Et tu percevras alors tes plaisirs autrement puisque leurs conséquences deviendront bien visibles de ta fenêtre, foutrement encombrantes et risquées pour toi-même, tes mioches et ton proche voisinage prêt à composer Police Secours.

Une tonne, donc. Quand on sait que l'objectif mondial pour lutter contre le réchauffement climatique est d'atteindre un tout petit 2 tonnes/an/personne, ça laisse songeur. Ainsi, aux environs de 2050, un partage égalitaire des émissions entre tous les habitants de la terre requerrait, dans chacun des pays, de ne pas excéder 2 tonnes eq.CO₂ de GES par habitant et par an¹⁰. Moi, en moins d'une semaine, j'ai déjà envoyé plus de la moitié de l'objectif dans les cieux. La faute à qui ? A tous ceux qui me permettent de voyager, à ceux qui construisent des avions et des bagnoles mal foutus ou à moi un brin inconscient et irresponsable ? Il n'y a peut-être que les volcans qui sont capables de faire pire sans trop réfléchir...

8 <http://calculator.carbonfootprint.com/calculator.aspx?lang=fr>

9 https://www.rtbf.be/info/dossier/le-climat-et-moi/detail_comment-calculer-t-on-le-co2-en-kilos?id=9158054

10 <http://www.statistiques.developpement-durable.gouv.fr/lessentiel/ar/206/204/comparaison-internationale-lempreinte-carbone-demande.html>

Vu l'état du monde, peut-être serons-nous contraints un de ces quatre, à coup de lois iniques et forcés de manière répressive, à quelques renoncements obligatoires tout en portant un masque à gaz permettant de survivre au volcanisme humain. Alors, nous nous rappellerons le bon temps de nos démocraties et de nos libertés individuelles intouchables, où nous élisions des hommes et des femmes qui se disaient providentiels mais qui ne changeaient rien de nos pratiques consuméristes et de nos choix technologiques si ce n'est à la marge.

Et paisiblement nous nous rendions tranquillement aux urnes. Parfois, vu les candidats, en nous pinçant gentiment le nez, juste le temps d'un bulletin de vote puis fiers d'avoir accompli ce geste citoyen, filions voyager, sans trop gamberger, ici et ailleurs en respirant à pleins poumons un air frais et limpide dans de vertes prairies.

<https://www.youtube.com/watch?v=RLOQCqGKVt8>

La Maison Tellier – Sur un Volcan (2013)

*Dancez, nous dansons souvent
Au bord du cratère
Sur un volcan*

*A quoi sert notre venue
Oh dancez dancez
Tout est perdu*

*Secouez secouez-moi tout ça
Le charme discret
Le calme plat*

*A quoi sert notre venue
Oh dancez dancez
Tout est perdu*

*Dancez, le tigre a faim
Dancez, vous n'avez plus rien
Dancez, petit bout de chair
Dancez, au bord du cratère*

*En l'air
Nous ne craignons pas
Ni la poussière
Ni le magma*

A la prochaine
Michel